

Terry Eagleton, *Critique et théorie littéraires. Une introduction*, traduction de Maryse Souchard, avec la collaboration de Jean-François Labouverie, Paris, Presses universitaires de France, 1994, 228 p.

Jean-François Côté

Numéro 26, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1002349ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1002349ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie - Université du Québec à Montréal

ISSN

0831-1048 (imprimé)

1923-5771 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté, J.-F. (1996). Compte rendu de [Terry Eagleton, *Critique et théorie littéraires. Une introduction*, traduction de Maryse Souchard, avec la collaboration de Jean-François Labouverie, Paris, Presses universitaires de France, 1994, 228 p.] *Cahiers de recherche sociologique*, (26), 177–180.
<https://doi.org/10.7202/1002349ar>

Comptes rendus

Terry Eagleton, *Critique et théorie littéraires. Une introduction*, traduction de Maryse Souchard, avec la collaboration de Jean-François Labouverie, Paris, Presses universitaires de France, 1994, 228 p.

Il convient certainement de souligner cette première traduction française d'un ouvrage de Terry Eagleton, l'un des principaux théoriciens anglais de la littérature actuellement; comme se font fort de le rappeler les traducteurs dans l'avertissement liminaire, ainsi que dans une note en fin de bibliographie, il existe un certain «décalage» entre la production théorique de langue anglaise et son introduction dans le monde francophone, décalage qui fait en sorte que des pensées contemporaines importantes, telles celles d'Eagleton lui-même, ou celles de Raymond Williams ou de Tony Bennett par exemple (auxquels on pourrait tout aussi bien ajouter l'Américain Fredrick Jameson), restent longtemps inaccessibles en français alors qu'elles sont rapidement traduites en d'autres langues. Il y a lieu également d'apprécier l'ouvrage traduit, puisque ce dernier, en plus de donner une bonne idée du travail et de l'orientation d'Eagleton dans le champ de la théorie littéraire, constitue en quelque sorte simultanément un panorama intéressant des principales approches qui se sont déployées au XXe siècle autour de cette question. Cela est d'ailleurs peut-être d'autant plus important qu'un vif débat («idéologique») a aujourd'hui rejoint, on le sait, la scène de la théorisation littéraire (et culturelle), et que l'on peut donc pour ainsi dire voir comment on envisage dans ce débat non seulement les «objets» (ou les «productions») culturels, mais encore la manière de les aborder et de les analyser. Cela dit, on verra également que ce genre de perception, qu'on peut appeler «politique» selon le vocabulaire même d'Eagleton, n'entraîne pas que des avantages.

Eagleton situe d'abord la question de fond pour la théorie (et la pratique!) contemporaine en demandant, d'entrée de jeu, «Qu'est-ce que la littérature?», et en répondant qu'elle n'est pas un «objet» en tant que tel, mais bien le produit de jugements de valeur historiquement variables, liés avant tout à l'idéologie, et qu'elle est toujours située ainsi par les structures et les relations de pouvoir à l'intérieur de la société (p. 15-16). Cet effort de relativisation, qui n'est pas en soi nécessairement plus novateur que ceux qu'a déjà fait la sociologie — Bourdieu ou, dans un registre sensiblement différent, Goldmann, ou même encore, dans une certaine mesure, l'école de Francfort et de Lukács —,

si ce n'est qu'il inclut réflexivement le rôle intrinsèque de la théorisation au champ institutionnel littéraire, sert surtout de point de départ à Eagleton pour amorcer, dans le premier chapitre, une critique de la tradition des études (de la théorie et de la critique) littéraires anglaises. Celle-ci aurait en effet, particulièrement depuis sa consolidation vers la fin du XIXe siècle, participé activement de l'institutionnalisation de la littérature (anglaise particulièrement), en faisant de cette dernière le relais idéologique de la religion dans le maintien de la domination culturelle et politique au sein de la société anglaise. Des théoriciens anglais, de Matthew Arnold à F. R. Leavis, auraient ainsi développé cet intérêt idéologique pour la littérature dans le but non pas, comme ils le prétendaient, de tenter d'élever le niveau de culture des classes moyennes et populaires, mais bien plutôt dans celui de confirmer l'aliénation de ces classes par rapport aux structures sociales du pouvoir en place en Angleterre. Ce «réformisme petit-bourgeois», qui s'était matérialisé entre autres dans la revue *Scrutiny* dans les années trente, aurait été relayé par le «fonctionnalisme» de I. A. Richards, ce dernier côtoyant la *New Criticism* américaine, et aurait marqué la littérature d'un caractère utopique d'échappatoire à l'égard des développements du capitalisme industriel. Le jugement d'Eagleton à l'égard du développement des études littéraires anglaises, incisif même s'il ne manque pas d'humour, amorce de cette façon la critique qu'il adressera par la suite aux différents courants de l'analyse littéraire contemporaine et prépare le terrain à la présentation schématique des positions de l'analyse de la «théorie politique», qui est le terrain de prédilection de l'auteur et qui intervient en conclusion de l'ouvrage.

Eagleton se montre plutôt inégal (sinon par moments injuste) dans ses appréciations des différents courants qu'il aborde. Le chapitre intitulé «Phénoménologie, herméneutique et théorie de la réception» présente un tour d'horizon (rapide) des positions ontologiques et épistémologiques de Husserl, Heidegger, Gadamer, et évoque la possibilité de leur contribution à la compréhension des problèmes de la connaissance et de la littérature, mais on peut sourciller en voyant la phénoménologie husserlienne taxée d'«irrationalisme total» (p. 58) parce qu'elle ne concentre pas assez son attention sur le langage («idéalisme» n'aurait-il pas suffi?), ou en voyant les positions de Heidegger par rapport à l'art et à la littérature réduites à un parallèle avec sa «servilité à l'égard de l'hitlérisme», ou encore en voyant comment la réflexion de Gadamer se ramènerait en fait à une «théorie de l'histoire lourdement complaisante» (p. 73). Si le chapitre intitulé «Structuralisme et sémiotique», qui va de Northrop Frye à Roman Jakobson, et de Lévi-Strauss à Gérard Genette, expose avec plus de générosité les principaux problèmes abordés par ces auteurs, des remarques lapidaires concernant ces réflexions — celle de Frye serait ainsi «marquée par une crainte profonde de la réalité sociale et par un

dégoût pour l'histoire» (p. 83) — font toutefois de nouveau naître une certaine *indisposition*. Il ne s'agit pas de soutenir, contre Eagleton, que ces approches puissent être de quelque façon exemptes de toute critique: que le structuralisme soit, à sa manière, «une nouvelle forme d'idéalisme philosophique» et qu'il apparaisse «terriblement a-historique» (p. 107-108), on peut en convenir. Seulement, lorsque le ton de la critique se croit si autorisé, on attend en quelque sorte beaucoup de la position qui autorise une telle vision.

Les chapitres suivants, portant respectivement sur «Le poststructuralisme» et «La psychanalyse» restent sensiblement dans la même veine. Les présentations des travaux de Barthes et de Derrida vont pour ainsi dire droit au but, sans que la schématisation, au demeurant valable, ne s'embarrasse toutefois des nuances qui pourraient peut-être par la suite servir son propre propos. Eagleton écrit par exemple: «Le poststructuralisme est le produit de ce mélange d'euphorie et de désillusion, de libération et de dissipation, de carnaval et de catastrophe qu'est 1968», et que: «Ces positions, comme je l'ai montré, sont nées d'une défaite politique et d'une désillusion» (p. 141-142). Évidemment, on peut simplement être d'accord ou non avec ce type de réduction. L'évaluation des travaux de Freud, Lacan, ainsi que d'autres fragments des théories psychanalytiques contemporaines dans leur apport à la théorie littéraire me semble prendre plus au sérieux les enjeux soulevés. Mais on reste tout de même étonné de certaines questions. Ainsi, devant ce propos d'Eagleton: «L'argument de Kristeva est dangereusement formaliste et facilement caricaturable: lire Mallarmé permet-il de renverser l'État bourgeois? Elle ne l'affirme pas, bien entendu, mais elle prête trop peu d'attention au *contenu* politique d'un texte, aux conditions historiques dans lesquelles le renversement du signifié prend place et aux conditions historiques dans lesquelles tout cela est interprété et utilisé» (p. 188), on est finalement prêt à rencontrer les exigences de la *théorie politique* qu'il annonce.

Le chapitre de conclusion, «La théorie politique», nous laissera toutefois sur notre appétit. Forcément schématique parce qu'il reprend des arguments exposés dans d'autres travaux d'Eagleton, ce chapitre donne néanmoins un aperçu de la direction essentielle adoptée quand il ne s'agit pas de formuler des critiques à l'endroit des autres entreprises de théorisation auxquelles l'ouvrage s'est attaqué. Le but est, bien entendu, de «faire entrer la politique dans la théorie littéraire» (p. 191), ce qui revient aux yeux d'Eagleton à placer l'analyse de la littérature dans le contexte élargi d'un discours «culturel» (p. 201). Le type d'analyse produit devrait alors garder en vue la question des «effets produits» par les différents types de discours (littéraires et autres) et du comment ces effets sont produits (p. 201). Ici, on peut apparemment faire flèche de tout bois, et faire front commun, par exemple avec les

Cultural Studies (l'école de Birmingham et ses suites) dans l'élaboration de positions politiques claires et sans équivoque; Eagleton affirme: «Toute méthode ou toute théorie qui contribuera aux buts stratégiques de l'émancipation humaine, à l'apparition de "personnes meilleures" par la transformation socialiste de la société, est acceptable» (p. 207). On ne pourrait en effet que se réjouir de ce programme. Mais lorsque l'auteur admet, quelques pages plus loin, que: «La crise actuelle dans le champ des études littéraires est fondamentalement une crise de définition du sujet» (p. 210), on est en quelque sorte renvoyé à interroger justement dans cette perspective l'ensemble des théories qui ont tenté de saisir un au-delà à la disparition du «sujet historique», et que l'ouvrage s'est efforcé de critiquer dans une autre perspective. Le type d'examen requis par la théorie littéraire dans le contexte contemporain est sans doute politique dans une certaine mesure. Mais l'exigence de reconnaissance du type de médiation symbolique que représente la notion de politique elle-même pose nécessairement la question des possibilités d'articulation des autres types de médiations symboliques qui interviennent dans la composition de la socialité et de ses modes d'expression propres (littérature, critique littéraire ou autres). Je ne crois pas que, par souci d'«efficacité tactique», on puisse réellement se passer de faire l'analyse plus fine de ces articulations. La sociologie, à ce titre, pourrait être d'un précieux secours.

Bref, l'ouvrage d'Eagleton a le courage de ses convictions, et l'introduction générale qu'il nous donne de la «scène» de la critique littéraire est valable, en dépit des quelques réserves exprimées ici. Eagleton s'engage résolument dans la voie de la polémique. Ce qui ne veut pas toujours nécessairement dire la voie de la politique, qui reste à mes yeux plus complexe que cela.

Jean-François CÔTÉ
Département de sociologie
Université du Québec à Montréal

Roberto Miguelez, *L'émergence de la sociologie*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, 175 p.

Cet ouvrage de Roberto Miguelez vise à répondre aux deux questions suivantes: Pourquoi au XIXe siècle apparaît-il une réflexion à *prétention scientifique* sur la socialité humaine? Pourquoi cette *science des sociétés* naît-elle en France, en Angleterre et en Allemagne?

Les quatre premiers chapitres couvrent respectivement les conditions historiques, socioéconomiques, politiques et idéationnelles de